

sorte de ville sainte possédant cinq mosquées et de nombreux oratoires. Il lui reste, de son ancienne splendeur, sans fasteur et sans ennuis, au milieu de ce monde de convenances et d'égards, il a ses jalousies, ses allégresses, ses folies d'un moment. Un jour, il fut sur le point de compromettre son rival, et le lendemain, au seuil de sa douce amie Athénais. « Quoi ! m'affligeur lui dit celle-ci le lendemain; et, ce qui est pis encore, risquer de perdre sur parole Eugène avoir un mot et il ne l'aurait pas... »

EUBULÉUS, fils de Jupiter et de Proserpine, a Frère de Triptolème. Tous deux ayant donné à Cérès le premier avis de l'enlèvement de Proserpine, la déesse reconnaissant leur apprenti l'art de cultiver le blé.

EUBULIE, c'est-à-dire de bon conseil, déesse à laquelle les Romains avaient élevé un temple, à Rome.

EUCALYPTE s. m. — Encycl. *Eucalyptus* a des propriétés assainissantes très-remarquables. Ce grand et bel arbre, originaire de l'Australie, absorbe avec facilité l'eau des marais et, quand il est cultivé en masses assez considérables, il purifie l'air ambiant d'une façon qui a lieu de surprendre. La Société des sciences physiques et naturelles d'Alger a constaté, à cet égard, bon nombre de faits probants. On sait que *eucalyptus* a fait l'objet, en Algérie, de plantations considérables; on peut évaluer à 1,500,000 pieds au moins le nombre des arbres qui ont été plantés depuis 1866, et chaque année le nombre s'accroît. Partout où *eucalyptus* se développe, ses propriétés hygiéniques et salubres se font sentir. Non seulement il purifie l'air, en absorbant les eaux marécageuses, mais il purifie qu'il chasse aussi les moustiques, cet autre fléau de notre colonie. Les cas de fièvre paludéenne sont moins fréquents; la disparition des moustiques rend habitables des contrées dont on s'éloignait avec une sorte de terreur. A Tugurth, depuis la plantation des *eucalyptus*, on ne relève plus que de rares cas de fièvre; l'établissement de Saint-Ferdinand, M. Beaumont, inspecteur des forêts, constate que depuis 1866 une résidence insalubre au premier chef pour le préposé, est devenue une maison de plaisance. Le lac de Fetzera, foyer d'infection pour toute la contrée, a été métamorphosé par la plantation de 60,000 pieds d'*eucalyptus*; l'influence paludéenne a presque totalement disparu. La Société générale algérienne et la compagnie des mines Mokta-el-Hadid ont assaini de la même manière toute la région où opèrent leurs ouvriers. Des plantations d'*eucalyptus* ont été opérées, dans le même but, à la Maison-Carrée, à El-Alba, à Ain-Taya, à la Régahla, à la Rassata, au moulin de Sainte-Corinne, au grès de Constantine, au pénitencier et au monastère de l'Harwal, à Boufaric, à Bardil-Ménal, dans les plaines des Issers, etc. Partout les résultats, rien qu'au point de vue de l'assainissement, ont dépassé les espérances, sans compter les richesses forestières que *eucalyptus* est appelé à créer, par suite de sa rapide croissance, dans des régions que leur insalubrité forçait les plus intrépides colons à abandonner tout à fait. En multipliant ces plantations, on donnera une grande valeur aux exploitations rurales, tout en débarrassant le pays des fièvres paludéennes qui sont un des plus grands obstacles naturels de la colonisation.

EUCALYPTUS s. m. (eu-ka-li-pi-té-ne). Chim. Essence obtenue en traitant l'eucalyptol par l'acide phosphorique.

EUCAMPITE s. f. (eu-kan-pi-té). Minér. Silicate triple d'alumine, de protoxyde de fer, de magnésie renfermant des traces de manganèse et de soufre.

EUCHAÏRITE s. f. (eu-khè-ri-té). Minér. Sélénite double de cuivre et d'argent. On écrit aussi EUKAÏRITE.

EUCHLORINE s. f. (eu-klô-ri-ne). Chim. Nom donné par Davy au gaz oxyde de chlore.

EUCINÉSIS s. f. (eu-si-né-zis) — du gr. eu, bien; *cinésis*, mouvement). Physiol. État des organes dont le mouvement est régulier.

EUGÉNATE s. m. (eu-jé-naté). Chim. Sel formé par la combinaison de l'acide eugénique avec une base.

Eugène de Rothelin, roman, par Mme de Souza (1808, 2 vol. in-12). D'autres ont peint le XVIII^e siècle par des aspects moqueurs ou orangeux, dans ses romans; Eugène de Rothelin, au contraire, nous le fait aimer comme un gaillard et brillant mélange; Crébillon fils nous en déroule ses conversations alambiquées et les licences. L'auteur d'*Eugène de Rothelin* nous a peint ce siècle en lui-même dans sa fleur exquise, dans son éclat idéal et harmonieux. *Eugène de Rothelin* est comme le roman de chevalerie du XVIII^e siècle, ce que *Tristan le Léonais* ou tel autre roman du XIII^e siècle était à la chevalerie d'alors, ce que le *Petit Jehan de Saintré* et *Galaor* étaient

au xv^e. Eugène est le modèle auquel aurait dû aspirer tout homme bien né de son temps; c'est un Grandisson sans fasteur et sans ennuis; au milieu de ce monde de convenances et d'égards, il a ses jalousies, ses allégresses, ses folies d'un moment. Un jour, il fut sur le point de compromettre son rival, et le lendemain, au seuil de sa douce amie Athénais. « Quoi ! m'affligeur lui dit celle-ci le lendemain; et, ce qui est pis encore, risquer de perdre sur parole Eugène avoir un mot et il ne l'aurait pas... »

EUGÉNISME adj. (eu-jé-né-si-ke — du préf. eu, et de *généique*). Qui est propre à améliorer la race: *Des croisements eugéniques*.

EUGÉNIE s. f. — Astron. Planète télescopique, découverte par M. Goldschmidt en 1857.

EUGÉNIE-MARIE DE MONTIJO DE GUZMAN, comtesse de Teba, ex-impératrice des Français, née à Grenade (Andalousie) le 5 mai 1824. — Comme nous l'avons dit au tome VII du *Grand Dictionnaire*, Mlle de Montijo descendait, par ses ancêtres paternels et maternels, de deux nobles familles d'Espagne et d'Écosse. Son père, le comte de Montijo, tenait aux Port-Carrero, qui, dans les dernières années du XIII^e siècle, vinrent de Gènes en Estramadure. Le sang d'Alonso Perez de Guzman, dit *Guzman le Brave*, qui défendit Tarifa, contre les Maures, dans ses veines. Le premier comte de Teba fut créé à la fin du XV^e siècle par Ferdinand et Isabelle, pour la bravoure qu'il déploya devant Grenade. Sa mère, Marie-Manuela de Clossburn, est issue d'une famille écossaise, chassée de son pays après la chute des Stuarts. En 1808, son père embrassa le parti de Napoléon I^{er} et mit au service du conquérant de la péninsule son influence, sa fortune et son. Il mourut le 15 mars 1839, laissant la comtesse de Montijo, sa veuve, et deux filles, Françoise de Sales Guillerma Chiriana, née le 29 janvier 1825, plus tard duchesse d'Albe, et la cadette doña Maria Eugenia Ignacia Augustina, née le 5 mai 1826, qui devint l'impératrice Eugénie.

Nous avons ensuite, dans notre premier tirage, sur la foi de documents mis en circulation, parlé d'un jugement intervenu entre une dame de Montijo et les héritiers de son mari; induits en erreur, nous avons annoncé ce jugement comme concernant la mère de l'impératrice Eugénie; il en résultait, par le rapprochement des dates, que les deux filles de la duchesse de Montijo seraient nées longtemps après la mort de leur père, tandis que, au contraire, les dates de naissance et de décès qui précèdent, les documents communiqués et les nombreux jugements et arrêts rendus sur ce point établissent d'une manière incontestable que la décision par nous énoncée ne concernait ni madame la comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie, ni sa famille.

Après la révolution du 4 septembre 1870, l'ex-impératrice se retira à Chiselhurst avec son fils. Le 13 septembre, elle adressa à l'empereur de Russie une lettre dans laquelle elle le priait d'user de son influence afin qu'une paix honorable et durable pût se conclure entre la France et l'Allemagne, quand le moment serait venu. Quelques jours plus tard, le 27 septembre, elle reçut la visite du général Bourbaki, envoyé par le maréchal Bazaine, qui, sur la foi d'un nommé Régnier, avait cru que l'ex-impératrice voulait s'entendre avec lui pour négocier la paix avec l'Allemagne. Le général Bourbaki apprit de la bouche même de l'ex-impératrice qu'elle n'avait chargé personne d'une pareille mission et que le commandant de l'armée de Metz avait été l'objet d'une mystification.

Après la conclusion de la paix, Napoléon III, rendu à la liberté, vint s'établir auprès de sa femme, à la villa de Chiselhurst. Ce fut là qu'elle lui donna ses soins pendant la maladie à laquelle il succomba le 9 juin 1871. Après la mort de son mari, l'ex-impératrice Eugénie continua à y habiter avec son fils. De concert avec elle, M. Rouher prit alors la direction politique du parti bonapartiste et il devint le mandataire chargé de ses intérêts matériels. Ce fut à ce titre qu'il réclama du gouvernement français le mobilier acquis sur les fonds de la liste civile et placé dans les palais nationaux, le musée chinois du palais de Fontainebleau, le musée d'armes provenant du château de Pierrefonds, ainsi que les objets d'art provenant de dons faits à Napoléon III par les souverains étrangers ou par des particuliers et toutes les tableaux et objets ayant le caractère de souvenirs de famille. Une convention en date du 25 octobre 1873, passée entre MM. Magne, Desse-

ligny et Batié, au nom de l'État, et de M. Rouher, au nom de l'impératrice Eugénie, reconnut à cette dernière la propriété des objets que nous venons d'énumérer, plus son droit à toucher une somme de 2,811,000 fr., qui lui serait remboursée au fur et à mesure de la vente de ces objets, et le paiement de 5 pour 100, à partir du décret de ratification. Cette convention, envoyée à l'examen de l'Assemblée nationale, fut très-vivement attaquée, et les crédits demandés ne furent point votés.

Lors de la manifestation bonapartiste qui eut lieu à Chiselhurst le 15 août 1873, l'ex-impératrice parut s'effacer à peu près complètement. Ce furent son jeune fils et de l'École de Woolwich, qui adressa aux fidèles du parti des discours, écrits, dit-on, par M. Rouher, afin que, bien que mineur, il sût et hautement sa situation de prétendant. Au mois de janvier 1874, l'ex-impératrice Eugénie apprit que l'évêque de Troyes avait défendu les messes qu'on voulait faire dire dans son diocèse pour le repos de l'âme de Napoléon III. Elle écrivit alors une lettre qui fit du bruit: « Non, lui dit-elle, vous n'avez pu refuser de prier pour le fondateur de l'institution des aumôniers des dernières prières; vous ne pouvez avoir oublié le serment que vous avez prêté entre les mains de celui qui n'est plus ! S'il en était autrement, je ne pourrais finir ma lettre qu'en rappelant cette fin de la formule sacramentelle des évêques: « Que Dieu me le demande. » Le 15 avril 1874, accompagnée de deux dames d'honneur, d'un chambellan et d'un prêtre, elle se rendit, dit-on, en pèlerinage à Lourdes, et elle fit don à la chapelle d'un magnifique calice en vermeil. Au mois de septembre de l'année suivante, elle alla habiter le château d'Arenenberg, où elle reçut la visite du roi de Wurtemberg, de Belgique, de Hollande, puis de plusieurs de ses amis bonapartistes en France. Ayant conservé sur l'esprit de son fils une grande influence, elle ne fut pas étrangère, dit-on, à la rupture éclatante qui eut lieu entre l'ex-impératrice et Napoléon III, le prince Jérôme-Napoléon, au mois de février 1876. Au mois d'août 1876, la veuve de Napoléon III quitta l'Angleterre. Elle fit un voyage en Belgique, en Allemagne, puis en Italie, avec son fils. Pendant son séjour à Rome, en décembre 1876, elle rendit à Pie IX une visite, dont les journaux entretinrent longtemps le public. On raconte que le pape se plaignit amèrement de ce que Napoléon III, l'ex-impératrice se retira en sanglotant. Ce qu'il y a de vrai dans ce bruit, nous l'ignorons, aucune relation officielle de cette entrevue n'ayant été publiée. L'ex-impératrice se rendit ensuite à Florence. Elle revint à Rome en avril 1877, puis elle retourna en Angleterre.

Eugubies (LES TABLES), texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par Michel Bréal, professeur au Collège de France, 1875, 1 volume in-8°, avec un album de 14 planches.

Parmi les premiers savants qui entreprirent d'expliquer les inscriptions gravées sur ces fameuses Tables, les uns s'imaginèrent, induits en erreur, nous avons annoncé ce jugement comme concernant la mère de l'impératrice Eugénie; il en résultait, par le rapprochement des dates, que les deux filles de la duchesse de Montijo seraient nées longtemps après la mort de leur père, tandis que, au contraire, les dates de naissance et de décès qui précèdent, les documents communiqués et les nombreux jugements et arrêts rendus sur ce point établissent d'une manière incontestable que la décision par nous énoncée ne concernait ni madame la comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie, ni sa famille.

Après la révolution du 4 septembre 1870, l'ex-impératrice se retira à Chiselhurst avec son fils. Le 13 septembre, elle adressa à l'empereur de Russie une lettre dans laquelle elle le priait d'user de son influence afin qu'une paix honorable et durable pût se conclure entre la France et l'Allemagne, quand le moment serait venu. Quelques jours plus tard, le 27 septembre, elle reçut la visite du général Bourbaki, envoyé par le maréchal Bazaine, qui, sur la foi d'un nommé Régnier, avait cru que l'ex-impératrice voulait s'entendre avec lui pour négocier la paix avec l'Allemagne. Le général Bourbaki apprit de la bouche même de l'ex-impératrice qu'elle n'avait chargé personne d'une pareille mission et que le commandant de l'armée de Metz avait été l'objet d'une mystification.

Après la conclusion de la paix, Napoléon III, rendu à la liberté, vint s'établir auprès de sa femme, à la villa de Chiselhurst. Ce fut là qu'elle lui donna ses soins pendant la maladie à laquelle il succomba le 9 juin 1871. Après la mort de son mari, l'ex-impératrice Eugénie continua à y habiter avec son fils. De concert avec elle, M. Rouher prit alors la direction politique du parti bonapartiste et il devint le mandataire chargé de ses intérêts matériels. Ce fut à ce titre qu'il réclama du gouvernement français le mobilier acquis sur les fonds de la liste civile et placé dans les palais nationaux, le musée chinois du palais de Fontainebleau, le musée d'armes provenant du château de Pierrefonds, ainsi que les objets d'art provenant de dons faits à Napoléon III par les souverains étrangers ou par des particuliers et toutes les tableaux et objets ayant le caractère de souvenirs de famille. Une convention en date du 25 octobre 1873, passée entre MM. Magne, Desse-

ligny et Batié, au nom de l'État, et de M. Rouher, au nom de l'impératrice Eugénie, reconnut à cette dernière la propriété des objets que nous venons d'énumérer, plus son droit à toucher une somme de 2,811,000 fr., qui lui serait remboursée au fur et à mesure de la vente de ces objets, et le paiement de 5 pour 100, à partir du décret de ratification. Cette convention, envoyée à l'examen de l'Assemblée nationale, fut très-vivement attaquée, et les crédits demandés ne furent point votés.

Lors de la manifestation bonapartiste qui eut lieu à Chiselhurst le 15 août 1873, l'ex-impératrice parut s'effacer à peu près complètement. Ce furent son jeune fils et de l'École de Woolwich, qui adressa aux fidèles du parti des discours, écrits, dit-on, par M. Rouher, afin que, bien que mineur, il sût et hautement sa situation de prétendant. Au mois de janvier 1874, l'ex-impératrice Eugénie apprit que l'évêque de Troyes avait défendu les messes qu'on voulait faire dire dans son diocèse pour le repos de l'âme de Napoléon III. Elle écrivit alors une lettre qui fit du bruit: « Non, lui dit-elle, vous n'avez pu refuser de prier pour le fondateur de l'institution des aumôniers des dernières prières; vous ne pouvez avoir oublié le serment que vous avez prêté entre les mains de celui qui n'est plus ! S'il en était autrement, je ne pourrais finir ma lettre qu'en rappelant cette fin de la formule sacramentelle des évêques: « Que Dieu me le demande. » Le 15 avril 1874, accompagnée de deux dames d'honneur, d'un chambellan et d'un prêtre, elle se rendit, dit-on, en pèlerinage à Lourdes, et elle fit don à la chapelle d'un magnifique calice en vermeil. Au mois de septembre de l'année suivante, elle alla habiter le château d'Arenenberg, où elle reçut la visite du roi de Wurtemberg, de Belgique, de Hollande, puis de plusieurs de ses amis bonapartistes en France. Ayant conservé sur l'esprit de son fils une grande influence, elle ne fut pas étrangère, dit-on, à la rupture éclatante qui eut lieu entre l'ex-impératrice et Napoléon III, le prince Jérôme-Napoléon, au mois de février 1876. Au mois d'août 1876, la veuve de Napoléon III quitta l'Angleterre. Elle fit un voyage en Belgique, en Allemagne, puis en Italie, avec son fils. Pendant son séjour à Rome, en décembre 1876, elle rendit à Pie IX une visite, dont les journaux entretinrent longtemps le public. On raconte que le pape se plaignit amèrement de ce que Napoléon III, l'ex-impératrice se retira en sanglotant. Ce qu'il y a de vrai dans ce bruit, nous l'ignorons, aucune relation officielle de cette entrevue n'ayant été publiée. L'ex-impératrice se rendit ensuite à Florence. Elle revint à Rome en avril 1877, puis elle retourna en Angleterre.

Eugubies (LES TABLES), texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par Michel Bréal, professeur au Collège de France, 1875, 1 volume in-8°, avec un album de 14 planches.

Parmi les premiers savants qui entreprirent d'expliquer les inscriptions gravées sur ces fameuses Tables, les uns s'imaginèrent, induits en erreur, nous avons annoncé ce jugement comme concernant la mère de l'impératrice Eugénie; il en résultait, par le rapprochement des dates, que les deux filles de la duchesse de Montijo seraient nées longtemps après la mort de leur père, tandis que, au contraire, les dates de naissance et de décès qui précèdent, les documents communiqués et les nombreux jugements et arrêts rendus sur ce point établissent d'une manière incontestable que la décision par nous énoncée ne concernait ni madame la comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie, ni sa famille.

Après la révolution du 4 septembre 1870, l'ex-impératrice se retira à Chiselhurst avec son fils. Le 13 septembre, elle adressa à l'empereur de Russie une lettre dans laquelle elle le priait d'user de son influence afin qu'une paix honorable et durable pût se conclure entre la France et l'Allemagne, quand le moment serait venu. Quelques jours plus tard, le 27 septembre, elle reçut la visite du général Bourbaki, envoyé par le maréchal Bazaine, qui, sur la foi d'un nommé Régnier, avait cru que l'ex-impératrice voulait s'entendre avec lui pour négocier la paix avec l'Allemagne. Le général Bourbaki apprit de la bouche même de l'ex-impératrice qu'elle n'avait chargé personne d'une pareille mission et que le commandant de l'armée de Metz avait été l'objet d'une mystification.

Après la conclusion de la paix, Napoléon III, rendu à la liberté, vint s'établir auprès de sa femme, à la villa de Chiselhurst. Ce fut là qu'elle lui donna ses soins pendant la maladie à laquelle il succomba le 9 juin 1871. Après la mort de son mari, l'ex-impératrice Eugénie continua à y habiter avec son fils. De concert avec elle, M. Rouher prit alors la direction politique du parti bonapartiste et il devint le mandataire chargé de ses intérêts matériels. Ce fut à ce titre qu'il réclama du gouvernement français le mobilier acquis sur les fonds de la liste civile et placé dans les palais nationaux, le musée chinois du palais de Fontainebleau, le musée d'armes provenant du château de Pierrefonds, ainsi que les objets d'art provenant de dons faits à Napoléon III par les souverains étrangers ou par des particuliers et toutes les tableaux et objets ayant le caractère de souvenirs de famille. Une convention en date du 25 octobre 1873, passée entre MM. Magne, Desse-

EUNOMIE, au nom de l'État, et de M. Rouher, au nom de l'impératrice Eugénie, reconnut à cette dernière la propriété des objets que nous venons d'énumérer, plus son droit à toucher une somme de 2,811,000 fr., qui lui serait remboursée au fur et à mesure de la vente de ces objets, et le paiement de 5 pour 100, à partir du décret de ratification. Cette convention, envoyée à l'examen de l'Assemblée nationale, fut très-vivement attaquée, et les crédits demandés ne furent point votés.

Lors de la manifestation bonapartiste qui eut lieu à Chiselhurst le 15 août 1873, l'ex-impératrice parut s'effacer à peu près complètement. Ce furent son jeune fils et de l'École de Woolwich, qui adressa aux fidèles du parti des discours, écrits, dit-on, par M. Rouher, afin que, bien que mineur, il sût et hautement sa situation de prétendant. Au mois de janvier 1874, l'ex-impératrice Eugénie apprit que l'évêque de Troyes avait défendu les messes qu'on voulait faire dire dans son diocèse pour le repos de l'âme de Napoléon III. Elle écrivit alors une lettre qui fit du bruit: « Non, lui dit-elle, vous n'avez pu refuser de prier pour le fondateur de l'institution des aumôniers des dernières prières; vous ne pouvez avoir oublié le serment que vous avez prêté entre les mains de celui qui n'est plus ! S'il en était autrement, je ne pourrais finir ma lettre qu'en rappelant cette fin de la formule sacramentelle des évêques: « Que Dieu me le demande. » Le 15 avril 1874, accompagnée de deux dames d'honneur, d'un chambellan et d'un prêtre, elle se rendit, dit-on, en pèlerinage à Lourdes, et elle fit don à la chapelle d'un magnifique calice en vermeil. Au mois de septembre de l'année suivante, elle alla habiter le château d'Arenenberg, où elle reçut la visite du roi de Wurtemberg, de Belgique, de Hollande, puis de plusieurs de ses amis bonapartistes en France. Ayant conservé sur l'esprit de son fils une grande influence, elle ne fut pas étrangère, dit-on, à la rupture éclatante qui eut lieu entre l'ex-impératrice et Napoléon III, le prince Jérôme-Napoléon, au mois de février 1876. Au mois d'août 1876, la veuve de Napoléon III quitta l'Angleterre. Elle fit un voyage en Belgique, en Allemagne, puis en Italie, avec son fils. Pendant son séjour à Rome, en décembre 1876, elle rendit à Pie IX une visite, dont les journaux entretinrent longtemps le public. On raconte que le pape se plaignit amèrement de ce que Napoléon III, l'ex-impératrice se retira en sanglotant. Ce qu'il y a de vrai dans ce bruit, nous l'ignorons, aucune relation officielle de cette entrevue n'ayant été publiée. L'ex-impératrice se rendit ensuite à Florence. Elle revint à Rome en avril 1877, puis elle retourna en Angleterre.

Eugubies (LES TABLES), texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par Michel Bréal, professeur au Collège de France, 1875, 1 volume in-8°, avec un album de 14 planches.

Parmi les premiers savants qui entreprirent d'expliquer les inscriptions gravées sur ces fameuses Tables, les uns s'imaginèrent, induits en erreur, nous avons annoncé ce jugement comme concernant la mère de l'impératrice Eugénie; il en résultait, par le rapprochement des dates, que les deux filles de la duchesse de Montijo seraient nées longtemps après la mort de leur père, tandis que, au contraire, les dates de naissance et de décès qui précèdent, les documents communiqués et les nombreux jugements et arrêts rendus sur ce point établissent d'une manière incontestable que la décision par nous énoncée ne concernait ni madame la comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie, ni sa famille.

Après la révolution du 4 septembre 1870, l'ex-impératrice se retira à Chiselhurst avec son fils. Le 13 septembre, elle adressa à l'empereur de Russie une lettre dans laquelle elle le priait d'user de son influence afin qu'une paix honorable et durable pût se conclure entre la France et l'Allemagne, quand le moment serait venu. Quelques jours plus tard, le 27 septembre, elle reçut la visite du général Bourbaki, envoyé par le maréchal Bazaine, qui, sur la foi d'un nommé Régnier, avait cru que l'ex-impératrice voulait s'entendre avec lui pour négocier la paix avec l'Allemagne. Le général Bourbaki apprit de la bouche même de l'ex-impératrice qu'elle n'avait chargé personne d'une pareille mission et que le commandant de l'armée de Metz avait été l'objet d'une mystification.

Après la conclusion de la paix, Napoléon III, rendu à la liberté, vint s'établir auprès de sa femme, à la villa de Chiselhurst. Ce fut là qu'elle lui donna ses soins pendant la maladie à laquelle il succomba le 9 juin 1871. Après la mort de son mari, l'ex-impératrice Eugénie continua à y habiter avec son fils. De concert avec elle, M. Rouher prit alors la direction politique du parti bonapartiste et il devint le mandataire chargé de ses intérêts matériels. Ce fut à ce titre qu'il réclama du gouvernement français le mobilier acquis sur les fonds de la liste civile et placé dans les palais nationaux, le musée chinois du palais de Fontainebleau, le musée d'armes provenant du château de Pierrefonds, ainsi que les objets d'art provenant de dons faits à Napoléon III par les souverains étrangers ou par des particuliers et toutes les tableaux et objets ayant le caractère de souvenirs de famille. Une convention en date du 25 octobre 1873, passée entre MM. Magne, Desse-

EUNOMIE, au nom de l'État, et de M. Rouher, au nom de l'impératrice Eugénie, reconnut à cette dernière la propriété des objets que nous venons d'énumérer, plus son droit à toucher une somme de 2,811,000 fr., qui lui serait remboursée au fur et à mesure de la vente de ces objets, et le paiement de 5 pour 100, à partir du décret de ratification. Cette convention, envoyée à l'examen de l'Assemblée nationale, fut très-vivement attaquée, et les crédits demandés ne furent point votés.

Lors de la manifestation bonapartiste qui eut lieu à Chiselhurst le 15 août 1873, l'ex-impératrice parut s'effacer à peu près complètement. Ce furent son jeune fils et de l'École de Woolwich, qui adressa aux fidèles du parti des discours, écrits, dit-on, par M. Rouher, afin que, bien que mineur, il sût et hautement sa situation de prétendant. Au mois de janvier 1874, l'ex-impératrice Eugénie apprit que l'évêque de Troyes avait défendu les messes qu'on voulait faire dire dans son diocèse pour le repos de l'âme de Napoléon III. Elle écrivit alors une lettre qui fit du bruit: « Non, lui dit-elle, vous n'avez pu refuser de prier pour le fondateur de l'institution des aumôniers des dernières prières; vous ne pouvez avoir oublié le serment que vous avez prêté entre les mains de celui qui n'est plus ! S'il en était autrement, je ne pourrais finir ma lettre qu'en rappelant cette fin de la formule sacramentelle des évêques: « Que Dieu me le demande. » Le 15 avril 1874, accompagnée de deux dames d'honneur, d'un chambellan et d'un prêtre, elle se rendit, dit-on, en pèlerinage à Lourdes, et elle fit don à la chapelle d'un magnifique calice en vermeil. Au mois de septembre de l'année suivante, elle alla habiter le château d'Arenenberg, où elle reçut la visite du roi de Wurtemberg, de Belgique, de Hollande, puis de plusieurs de ses amis bonapartistes en France. Ayant conservé sur l'esprit de son fils une grande influence, elle ne fut pas étrangère, dit-on, à la rupture éclatante qui eut lieu entre l'ex-impératrice et Napoléon III, le prince Jérôme-Napoléon, au mois de février 1876. Au mois d'août 1876, la veuve de Napoléon III quitta l'Angleterre. Elle fit un voyage en Belgique, en Allemagne, puis en Italie, avec son fils. Pendant son séjour à Rome, en décembre 1876, elle rendit à Pie IX une visite, dont les journaux entretinrent longtemps le public. On raconte que le pape se plaignit amèrement de ce que Napoléon III, l'ex-impératrice se retira en sanglotant. Ce qu'il y a de vrai dans ce bruit, nous l'ignorons, aucune relation officielle de cette entrevue n'ayant été publiée. L'ex-impératrice se rendit ensuite à Florence. Elle revint à Rome en avril 1877, puis elle retourna en Angleterre.

Eugubies (LES TABLES), texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par Michel Bréal, professeur au Collège de France, 1875, 1 volume in-8°, avec un album de 14 planches.

Parmi les premiers savants qui entreprirent d'expliquer les inscriptions gravées sur ces fameuses Tables, les uns s'imaginèrent, induits en erreur, nous avons annoncé ce jugement comme concernant la mère de l'impératrice Eugénie; il en résultait, par le rapprochement des dates, que les deux filles de la duchesse de Montijo seraient nées longtemps après la mort de leur père, tandis que, au contraire, les dates de naissance et de décès qui précèdent, les documents communiqués et les nombreux jugements et arrêts rendus sur ce point établissent d'une manière incontestable que la décision par nous énoncée ne concernait ni madame la comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie, ni sa famille.

Après la révolution du 4 septembre 1870, l'ex-impératrice se retira à Chiselhurst avec son fils. Le 13 septembre, elle adressa à l'empereur de Russie une lettre dans laquelle elle le priait d'user de son influence afin qu'une paix honorable et durable pût se conclure entre la France et l'Allemagne, quand le moment serait venu. Quelques jours plus tard, le 27 septembre, elle reçut la visite du général Bourbaki, envoyé par le maréchal Bazaine, qui, sur la foi d'un nommé Régnier, avait cru que l'ex-impératrice voulait s'entendre avec lui pour négocier la paix avec l'Allemagne. Le général Bourbaki apprit de la bouche même de l'ex-impératrice qu'elle n'avait chargé personne d'une pareille mission et que le commandant de l'armée de Metz avait été l'objet d'une mystification.

Après la conclusion de la paix, Napoléon III, rendu à la liberté, vint s'établir auprès de sa femme, à la villa de Chiselhurst. Ce fut là qu'elle lui donna ses soins pendant la maladie à laquelle il succomba le 9 juin 1871. Après la mort de son mari, l'ex-impératrice Eugénie continua à y habiter avec son fils. De concert avec elle, M. Rouher prit alors la direction politique du parti bonapartiste et il devint le mandataire chargé de ses intérêts matériels. Ce fut à ce titre qu'il réclama du gouvernement français le mobilier acquis sur les fonds de la liste civile et placé dans les palais nationaux, le musée chinois du palais de Fontainebleau, le musée d'armes provenant du château de Pierrefonds, ainsi que les objets d'art provenant de dons faits à Napoléon III par les souverains étrangers ou par des particuliers et toutes les tableaux et objets ayant le caractère de souvenirs de famille. Une convention en date du 25 octobre 1873, passée entre MM. Magne, Desse-

EUNOMIE, au nom de l'État, et de M. Rouher, au nom de l'impératrice Eugénie, reconnut à cette dernière la propriété des objets que nous venons d'énumérer, plus son droit à toucher une somme de 2,811,000 fr., qui lui serait remboursée au fur et à mesure de la vente de ces objets, et le paiement de 5 pour 100, à partir du décret de ratification. Cette convention, envoyée à l'examen de l'Assemblée nationale, fut très-vivement attaquée, et les crédits demandés ne furent point votés.

Lors de la manifestation bonapartiste qui eut lieu à Chiselhurst le 15 août 1873, l'ex-impératrice parut s'effacer à peu près complètement. Ce furent son jeune fils et de l'École de Woolwich, qui adressa aux fidèles du parti des discours, écrits, dit-on, par M. Rouher, afin que, bien que mineur, il sût et hautement sa situation de prétendant. Au mois de janvier 1874, l'ex-impératrice Eugénie apprit que l'évêque de Troyes avait défendu les messes qu'on voulait faire dire dans son diocèse pour le repos de l'âme de Napoléon III. Elle écrivit alors une lettre qui fit du bruit: « Non, lui dit-elle, vous n'avez pu refuser de prier pour le fondateur de l'institution des aumôniers des dernières prières; vous ne pouvez avoir oublié le serment que vous avez prêté entre les mains de celui qui n'est plus ! S'il en était autrement, je ne pourrais finir ma lettre qu'en rappelant cette fin de la formule sacramentelle des évêques: « Que Dieu me le demande. » Le 15 avril 1874, accompagnée de deux dames d'honneur, d'un chambellan et d'un prêtre, elle se rendit, dit-on, en pèlerinage à Lourdes, et elle fit don à la chapelle d'un magnifique calice en vermeil. Au mois de septembre de l'année suivante, elle alla habiter le château d'Arenenberg, où elle reçut la visite du roi de Wurtemberg, de Belgique, de Hollande, puis de plusieurs de ses amis bonapartistes en France. Ayant conservé sur l'esprit de son fils une grande influence, elle ne fut pas étrangère, dit-on, à la rupture éclatante qui eut lieu entre l'ex-impératrice et Napoléon III, le prince Jérôme-Napoléon, au mois de février 1876. Au mois d'août 1876, la veuve de Napoléon III quitta l'Angleterre. Elle fit un voyage en Belgique, en Allemagne, puis en Italie, avec son fils. Pendant son séjour à Rome, en décembre 1876, elle rendit à Pie IX une visite, dont les journaux entretinrent longtemps le public. On raconte que le pape se plaignit amèrement de ce que Napoléon III, l'ex-impératrice se retira en sanglotant. Ce qu'il y a de vrai dans ce bruit, nous l'ignorons, aucune relation officielle de cette entrevue n'ayant été publiée. L'ex-impératrice se rendit ensuite à Florence. Elle revint à Rome en avril 1877, puis elle retourna en Angleterre.

Eugubies (LES TABLES), texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par Michel Bréal, professeur au Collège de France, 1875, 1 volume in-8°, avec un album de 14 planches.

Parmi les premiers savants qui entreprirent d'expliquer les inscriptions gravées sur ces fameuses Tables, les uns s'imaginèrent, induits en erreur, nous avons annoncé ce jugement comme concernant la mère de l'impératrice Eugénie; il en résultait, par le rapprochement des dates, que les deux filles de la duchesse de Montijo seraient nées longtemps après la mort de leur père, tandis que, au contraire, les dates de naissance et de décès qui précèdent, les documents communiqués et les nombreux jugements et arrêts rendus sur ce point établissent d'une manière incontestable que la décision par nous énoncée ne concernait ni madame la comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie, ni sa famille.

Après la révolution du 4 septembre 1870, l'ex-impératrice se retira à Chiselhurst avec son fils. Le 13 septembre, elle adressa à l'empereur de Russie une lettre dans laquelle elle le priait d'user de son influence afin qu'une paix honorable et durable pût se conclure entre la France et l'Allemagne, quand le moment serait venu. Quelques jours plus tard, le 27 septembre, elle reçut la visite du général Bourbaki, envoyé par le maréchal Bazaine, qui, sur la foi d'un nommé Régnier, avait cru que l'ex-impératrice voulait s'entendre avec lui pour négocier la paix avec l'Allemagne. Le général Bourbaki apprit de la bouche même de l'ex-impératrice qu'elle n'avait chargé personne d'une pareille mission et que le commandant de l'armée de Metz avait été l'objet d'une mystification.

Après la conclusion de la paix, Napoléon III, rendu à la liberté, vint s'établir auprès de sa femme, à la villa de Chiselhurst. Ce fut là qu'elle lui donna ses soins pendant la maladie à laquelle il succomba le 9 juin 1871. Après la mort de son mari, l'ex-impératrice Eugénie continua à y habiter avec son fils. De concert avec elle, M. Rouher prit alors la direction politique du parti bonapartiste et il devint le mandataire chargé de ses intérêts matériels. Ce fut à ce titre qu'il réclama du gouvernement français le mobilier acquis sur les fonds de la liste civile et placé dans les palais nationaux, le musée chinois du palais de Fontainebleau, le musée d'armes provenant du château de Pierrefonds, ainsi que les objets d'art provenant de dons faits à Napoléon III par les souverains étrangers ou par des particuliers et toutes les tableaux et objets ayant le caractère de souvenirs de famille. Une convention en date du 25 octobre 1873, passée entre MM. Magne, Desse-

EUNOMIE, au nom de l'État, et de M. Rouher, au nom de l'impératrice Eugénie, reconnut à cette dernière la propriété des objets que nous venons d'énumérer, plus son droit à toucher une somme de 2,811,000 fr., qui lui serait remboursée au fur et à mesure de la vente de ces objets, et le paiement de 5 pour 100, à partir du décret de ratification. Cette convention, envoyée à l'examen de l'Assemblée nationale, fut très-vivement attaquée, et les crédits demandés ne furent point votés.

Lors de la manifestation bonapartiste qui eut lieu à Chiselhurst le 15 août 1873, l'ex-impératrice parut s'effacer à peu près complètement. Ce furent son jeune fils et de l'École de Woolwich, qui adressa aux fidèles du parti des discours, écrits, dit-on, par M. Rouher, afin que, bien que mineur, il sût et hautement sa situation de prétendant. Au mois de janvier 1874, l'ex-impératrice Eugénie apprit que l'évêque de Troyes avait défendu les messes qu'on voulait faire dire dans son diocèse pour le repos de l'âme de Napoléon III. Elle écrivit alors une lettre qui fit du bruit: « Non, lui dit-elle, vous n'avez pu refuser de prier pour le fondateur de l'institution des aumôniers des dernières prières; vous ne pouvez avoir oublié le serment que vous avez prêté entre les mains de celui qui n'est plus ! S'il en était autrement, je ne pourrais finir ma lettre qu'en rappelant cette fin de la formule sacramentelle des évêques: « Que Dieu me le demande. » Le 15 avril 1874, accompagnée de deux dames d'honneur, d'un chambellan et d'un prêtre, elle se rendit, dit-on, en pèlerinage à Lourdes, et elle fit don à